

avouoit qu'elle devoit toute sa science dans l'art de l'intrigue. Il se trouva en même temps par un heureux concours, qu'Orlof étoit également propre aux affaires et aux plaisirs ; mais les vues de la confidente et du favori, quand ils se mirent à travailler pour la réussite du projet qu'ils méditoient, étoient absolument différentes. Orlof prétendoit procurer à sa souveraine une autorité despotique. La jeune dame, républicaine par goût et par conviction, liée par préférence avec les ambassadeurs des républiques, ne vouloit contribuer à faire des partisans à l'impératrice que dans l'espoir que, quand elle seroit seule sur le trône, elle borneroit elle-même sa puissance par un conseil, un sénat, ou d'autres formes républicaines. L'impératrice lui laissoit cette espérance, qui la rendoit très ardente à gagner les grands seigneurs par l'appât d'être appelés à participer au gouvernement. De son côté, Orlof, officier des gardes, secondé de deux frères dans le même corps, et muni de la caisse de l'artillerie, que l'impératrice lui avoit fait donner, gagnoit les soldats par argent, bonne chère et promesses. Les deux intrigues marchaient de front sous la direction de l'impératrice, sans que la princesse sût qu'elle avoit un collègue, et elle l'ignora jusqu'à ce que la nécessité de la circonstance força Catherine de réunir leurs efforts plus à découvert.

Pierre étoit prêt à partir pour le Holstein, où son armée se rassembloit pour aller joindre le roi de Prusse ; mais on parloit de quelque grand événement qui devoit avoir lieu avant son départ. On disoit qu'il avoit dessein de déclarer le prince Ivan son successeur. Il est certain qu'il l'avoit fait amener dans une forteresse